

Les comparaisons dangereuses *Valmont* de Milos Forman

Georges Privet

Numéro 48, mars-avril 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24782ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Privet, G. (1990). Compte rendu de [Les comparaisons dangereuses / *Valmont* de Milos Forman]. *24 images*, (48), 70-71.

VALMONT

DE MILOS FORMAN



Valmont (Colin Firth) et Madame de Tourvel (Meg Tilly)

LES COMPARAISONS DANGEUREUSES

par Georges Privet

La sortie du *Valmont* de Milos Forman, quelques mois seulement après le succès populaire remporté par *Les liaisons dangereuses* de Stephen Frears, aura semble-t-il limité toute appréciation critique d'un traitement nouveau du roman épistolaire de Choderlos de Laclos à un seul critère esthétique : l'efficacité. En effet, nombreux sont ceux qui attendaient de pied ferme la version Forman, comme si elle devait, pour passer le test, se mesurer scène par scène, idée par idée, intention par intention, à l'étalon de la version Frears-Hampton, jugeant l'une et l'autre comme s'il s'agissait de déterminer lequel de deux détergents offre le meilleur rendement.

Il est évident que le film de Frears porterait haut la main une comparaison aussi limitative, puisque celui-ci est obsédé par la seule efficacité de son découpage et

de son montage, tous deux d'ailleurs réminiscent de la syntaxe visuelle des meilleurs télé-théâtres. Du reste, le très bon film de Stephen Frears livrait parfaitement (et très clairement), comme disent les Américains, la marchandise. On y retrouvait très précisément ce que l'on était venu y chercher, servi élégamment, mais sans débordements excessifs : des grandes performances d'acteurs, des répliques assassines, des duels pervers de personnages perfides, déflorant sans foi ni loi la pureté d'être sans défense, avant d'être eux-mêmes, moralité oblige, justement punis par la mort et la proscription de leur caste, à quelques années de la révolution.

Cette lecture rigide de la pièce, du reste très fidèle à la lettre et à l'esprit de Laclos, est précisément ce qui a d'abord choqué, puis poussé Forman à essayer de

retrouver dans ses souvenirs de lectures adolescentes, l'esprit ludique qui n'avait jamais habité la correspondance. Comme il l'expliquait au magazine *Première* : « Je me suis rendu compte en voyant la pièce et en relisant le livre, que les personnages étaient beaucoup plus méchants que dans mes souvenirs. Ce « glissement » de ma mémoire m'a fasciné et j'ai eu envie d'adapter le livre. »

Le *Valmont* de Milos Forman est donc né, paradoxalement, de la déception de ne pas avoir retrouvé, dans l'œuvre originale, les émotions qui avaient marqué l'imagination du cinéaste adolescent. Pour un auteur qui a souvent décrit le thème de ses films comme étant « l'affrontement de l'idéalisme et du cynisme », il y avait, tant dans le texte que dans son éventuelle adaptation à l'écran, un évident objet de fascination. Il



Monsieur de Gercourt (Jeffrey Jones) et la Marquise de Merteuil (Annette Bening)

enfermée Cécile de Volanges (l'excellente Fairuza Balk) à la cathédrale où elle épouse en grandes pompes Gercourt, portant en son sein le fruit de son péché, qui est aussi celui de son innocence. Entre ce début et cette fin, un univers de joie et de tristesse, d'innocence et de corruption aura vécu, sous la lumière d'un Fragonard ou d'un Watteau, célébrant sans juger la vie de tous ceux qu'il caresse, en cherchant aussi entre les lignes d'une correspondance cynique, un espoir qui ne tienne pas que de la nostalgie. ■

VALMONT

France/Grande-Bretagne 1989 Ré.: Milos Forman. Scé.: Jean-Claude Carrière d'après *Les liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos. Ph.: Miroslav Ondricek Dir. Mus.: Sir. Neville Marriner. Int.: Colin Firth, Annette Benning, Meg Tilly, Fairuza Balk, Sian Phillips, Jeffrey Jones. 140 min. Couleur. Dist.: Orion.

s'ensuit que le *Valmont* de Forman n'est pas une fable sur la perversion et la décadence (le récit a même été devancé d'une trentaine d'années pour évacuer les parallèles socio-politiques qu'invitait l'imminence de la révolution), mais plutôt un conte sur les liens incestueux qui unissent l'innocence à son contraire.

Pour opérer le passage d'un jeu de guerre stratégique à une véritable et crédible alchimie dramatique, Forman et son scénariste Jean-Claude Carrière ont d'abord rajeuni les personnages principaux, ce qui est d'ailleurs parfaitement en ligne avec les données du roman, où la marquise et le vicomte n'ont pas encore trente ans. Leur jeunesse explique et excuse en partie leur comportement et démarque subtilement mais fondamentalement les objectifs de *Valmont* de ceux des *Liaisons*... Ce qui était, chez Frears et Hampton, amertume, désabusement, machiavélisme et perversion, devient chez Forman et Carrière vitalité, engouement, rouerie et volupté. Pour les premiers la passion est nécessairement un leurre à moins de conduire à la mort, alors que pour les seconds elle naît de la découverte d'un monde à l'extérieur de l'innocence et demeure féconde même lorsqu'elle est détournée.

Alors que *Les liaisons dangereuses* se plaçaient d'entrée de jeu sous le signe du théâtre, avec les scènes d'habillement et de démaquillage qui ouvraient et terminaient le film, *Valmont* passe du couvent où était

4450, rue St-Denis, 2^e étage, Montréal Qc H2J 2L1 287-1249